



**CARL
NIXON**

Une falaise au bout du monde

traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Benoîte Dauvergne

 **l'aube**
NOIRE

UNE FALAISE AU BOUT DU MONDE

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

L'éditeur remercie Creative New Zealand
pour son aide à la traduction de ce livre.



Titre original: *The Tally Stick*

by Agreement with Pontas Literary & Film Agency
© Carl Nixon, 2020

© Éditions de l'Aube, 2021
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3936-2

Carl Nixon

Une falaise au bout du monde

roman traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)

par Benoîte Dauvergne

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

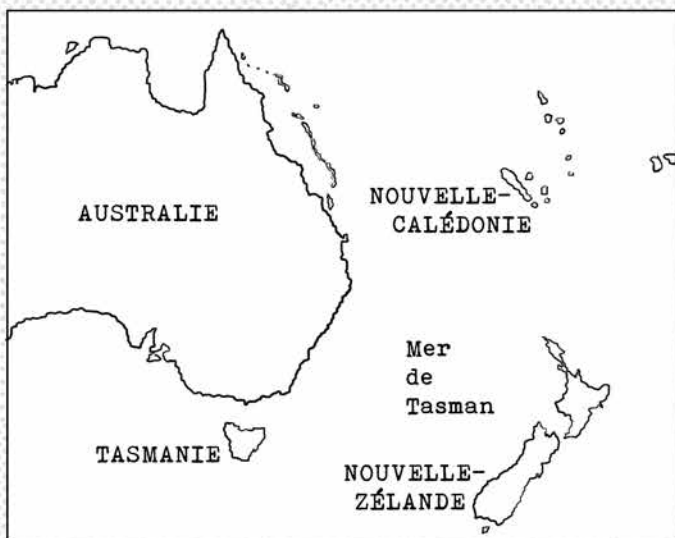
SOUS LA TERRE DES MAORIS, 2017;

l'Aube noire poche, 2018

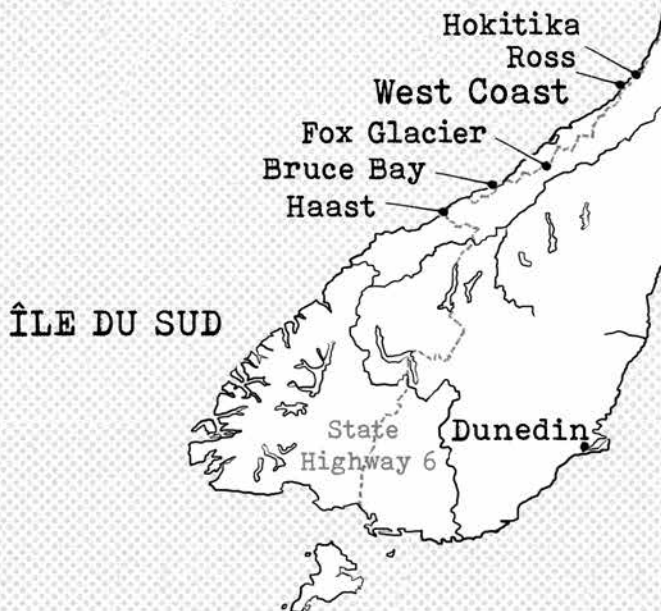
ROCKING HORSE ROAD, 2018;

l'Aube noire poche, 2019

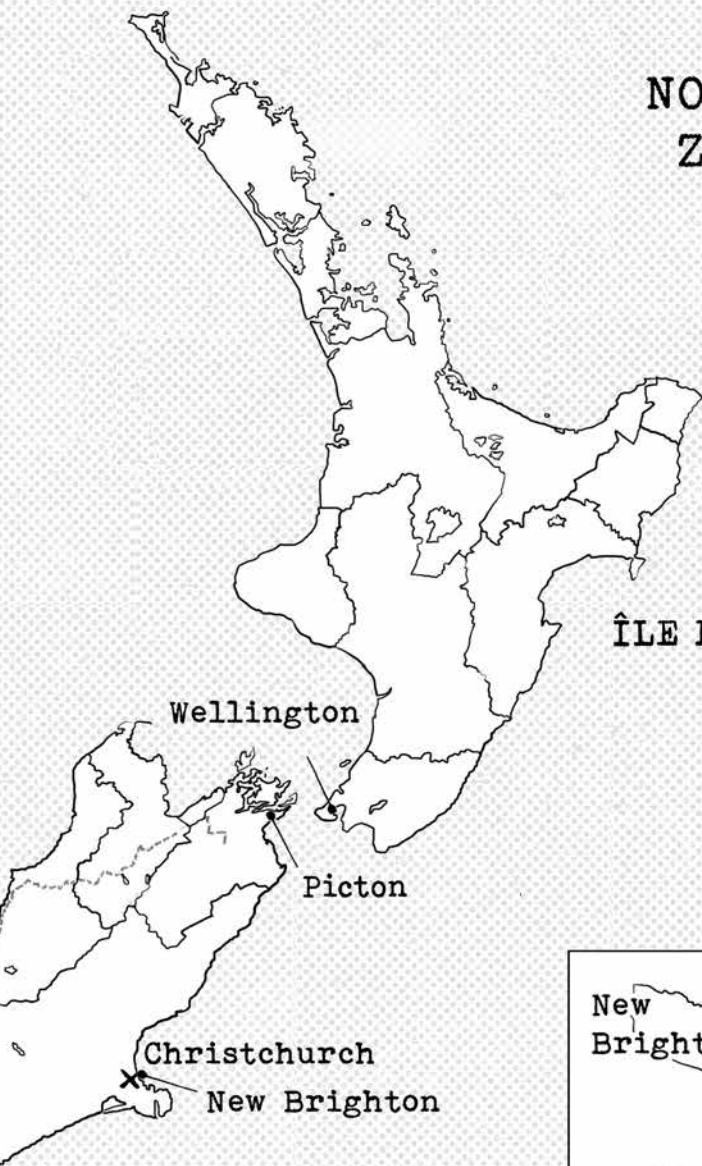
À Rebecca, Alice et Fenton



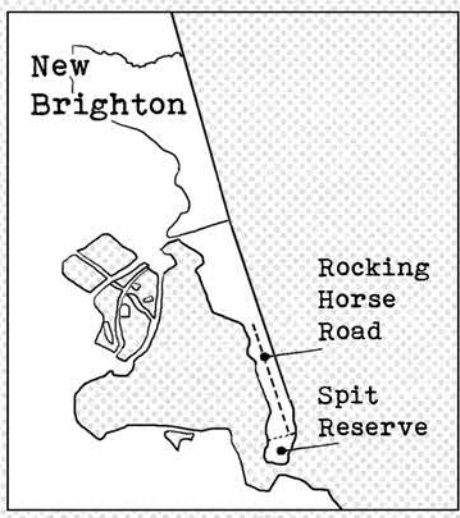
Mer de Tasman



NOUVELLE- ZÉLANDE



ÎLE DU NORD



New
Brighton

Rocking
Horse
Road

Spit
Reserve

BÂTON DE COMPTAGE n. m. *Hist.* Morceau de bois entaillé dont les marques représentent le détail d'une somme due et coupé en deux afin que chaque partie en conserve une moitié.

FAMILLE n. f. Ensemble formé par deux parents et leurs enfants ou des personnes liées par le sang vivant ou non sous le même toit.

La voiture dans laquelle se trouvaient les quatre enfants endormis quitta le sol. Le sommet de la falaise boisée, où la route rendue glissante par la pluie s'incurvait dangereusement, dominait d'une bonne vingtaine de mètres la rivière en crue qui coulait au pied. C'était une nuit sans lune ; des nuages bas et lourds bouchaient le ciel. Comme en suspens, la voiture s'immobilisa dans l'air une fraction – voire une fraction de fraction – de seconde. Très bientôt, les enfants amorceraient leur chute. Vers la cime des arbres. Vers l'eau hâtive qui coulait entre les gros rochers. Leur plongeon dans l'avenir.

La seule personne éveillée était le conducteur, le père des enfants, John Chamberlain. La lumière du tableau de bord éclairait son long visage étroit. Son regard était fixé sur le faisceau des phares braqué sur cette forêt sans fin qui s'étendait vers l'est, traversé par de grosses gouttes de pluie oblique. Plus que de la peur, son visage exprimait une certaine incrédulité. John continuait à agripper le volant comme s'il avait toujours le contrôle du véhicule. Peut-être croyait-il qu'il était encore temps, malgré tout, d'effectuer une manœuvre, de dénicher un levier secret et de tirer dessus d'un coup sec, de faire un geste – n'importe lequel – pour sauver sa famille. Derrière lui, un des enfants remua en grognant dans son sommeil.

« Julia », murmura John, la bouche sèche.

La mère des enfants était assise à côté de lui, le menton rentré dans l'épaule à la manière d'un oiseau, un gilet sous sa tête appuyée contre la portière. Un peu plus tôt, Julia avait détaché sa ceinture pour se mettre à l'aise; la bande de tissu enroulée sur elle-même pendait en travers de son épaule et la boucle tombait dans le creux sombre de ses cuisses. Julia rêvait de chevaux. Trois juments à la robe bringée galopèrent côte à côte dans un champ aride. Un nuage de poussière blanche s'élevait autour d'elles et tourbillonnait, de plus en plus haut. Les juments accéléraient comme si elles tentaient d'échapper à la poussière soulevée par leurs sabots. Dans le rêve de Julia, ceux-ci faisaient un bruit assourdissant.

John aurait aimé avoir le temps de présenter ses excuses à sa femme. Il aurait voulu lui demander pardon pour un grand nombre de raisons: ses heures supplémentaires au travail, leur dispute inutile au sujet de la tapisserie, cette femme à Tottenham dont elle ignorait l'existence. John était surtout désolé d'avoir amené les enfants dans ce pays. Julia ne voulait pas quitter Londres, mais il avait fait pression sur elle; oui, « pression », c'était le terme approprié – il voulait bien l'admettre à présent. Il avait tout fait pour la convaincre que ce nouveau travail serait un tremplin pour lui, une transition commode vers l'étape suivante. Il lui avait promis que sa prochaine affectation les emmènerait à New York, voire Paris, et qu'ils embaucheraient une nounou dès qu'ils seraient installés dans leur nouvelle maison à Wellington, une petite ville pittoresque de l'Île du Nord.

« Nous ne passerons que deux ans là-bas. Considère ça comme une aventure au bout du monde. »

Julia avait fini par se ranger à son avis. C'était une bonne épouse. Une excellente mère.

Quelques heures plus tôt, la famille s'était arrêtée dans un petit village afin d'avalier un steak frites pour le dîner. Julia avait

suggéré de chercher une chambre pour la nuit. Ils pourraient remonter la vallée avec les autres touristes le lendemain matin afin de découvrir la face du glacier. Séduits par cette idée, les enfants avaient levé les yeux de leurs assiettes.

« Il s'agit juste d'un mur de glace sale, avait répliqué John en repoussant la sienne à moitié pleine. Il n'y aura rien à voir. En plus, je suis sûr qu'il pleuvra toujours demain matin. Nous devrions continuer à avancer. »

On lui avait raconté que cette région était une merveille de la nature, un vestige de la préhistoire, mais la famille voyageait depuis trois jours et tout ce qu'elle avait découvert jusqu'à présent, c'était la monotonie de cette pluie incessante, un littoral gris, des montagnes cachées derrière les nuages et le goût des frites mal cuites. S'il avait acheté des billets pour ce périple, John aurait exigé un remboursement. Sa famille et lui avaient quitté le restaurant à la nuit tombée. Tandis qu'ils filaient, le dos voûté, sous la pluie, aucun d'eux n'avait aperçu l'enseigne lumineuse, CHAMBRES LIBRES, à l'extérieur du motel, rendue illisible par l'averse. John n'avait jamais rien vu de pareil. Des gouttes aussi grosses que des billes, une vraie pluie de mousson !

De retour au volant, il avait continué à longer la côte en direction du col le plus méridional des Alpes néo-zélandaises. Même poussés au maximum, les essuie-glace avaient du mal à chasser l'eau du pare-brise. Sur la banquette arrière, les trois aînés étaient pelotonnés sous une couverture en laine et des sacs de couchage, la tête posée sur un oreiller. Bercés par les vibrations du moteur et le tambourinement de la pluie sur le capot, ils s'étaient rapidement endormis. La petite Emma avait mis plus de temps à se calmer. Elle dormait aux pieds de sa femme dans un lit portatif, une sorte de couffin nomade tendance dont la fermeture était remontée jusqu'à son menton,

que Suzanne, la sœur de Julia, leur avait offert en cadeau de départ. John avait d'abord estimé que ce lit leur ferait perdre un précieux espace, mais il s'était révélé étonnamment utile. Les pleurnicheries d'Emma avaient peu à peu fait place à de légers reniflements puis au silence.

D'après la carte, John roulait sur une nationale, mais cette voie ressemblait davantage à une route secondaire. Il n'y avait désormais plus aucune ville en vue, plus un seul lampadaire ; on n'apercevait même pas les fenêtres éclairées d'une ferme au loin. La route avait fini par s'éloigner de la côte. Depuis plusieurs kilomètres, les arbres poussaient juste au bord de la chaussée, leurs branches parfois drapées de mousse. Le paysage apparaissait brusquement dans la lumière des phares avant de disparaître dans l'obscurité, noyé sous le déluge de pluie. Pas la moindre lueur ne jaillissait dans le rétroviseur et John ne croisait aucun véhicule cheminant vers le nord.

Il n'avait aperçu la nappe d'eau qu'au dernier moment. Elle s'écoulait en large éventail au bout d'une ligne droite sur laquelle il avait imprudemment accéléré. Alors qu'il donnait de petits coups de frein et luttait contre la dérive du véhicule, il avait senti la voiture commencer à déraper puis vainement tenté de braquer le volant. Le véhicule semblait agir de son propre gré, il était devenu incontrôlable. Roulant toujours à vive allure, il avait finalement quitté la route. Le capot s'était enfoncé dans les plis moelleux de la forêt après avoir traversé l'étroit accotement fait de boue et de graviers. En principe, la voiture aurait dû heurter un arbre et s'arrêter en bringuebalant sur le bord de la route, où on les aurait retrouvés en l'espace de quelques heures, mais elle s'était enfoncée dans la végétation comme une lame. Dans l'habitacle, on n'entendait plus que le bruit du moteur, de la pluie et le long érafflement du métal. Le véhicule avait continué à glisser le long d'une pente raide, écrasant les fougères,

brisant net les jeunes arbres, jusqu'au bout d'une falaise, invisible depuis la route, qui surplombait une rivière. Après avoir raté de quelques centimètres le dernier obstacle capable de la stopper – un rocher de granit aussi gros qu'une machine à laver –, la voiture avait hardiment poursuivi son chemin.

Puis bondi.

Traversé l'air. Et plané quelques instants.

Pendant une fraction de seconde, les phares éclairèrent la forêt à travers la pluie, diamants scintillants dans la lumière blanche. Un des enfants remua et soupira dans son sommeil, tandis que les essuie-glace entamaient leur arc descendant. Tout s'était enchaîné si vite que John n'avait pas encore laissé échapper un son intelligible.

C'est donc vrai, songea-t-il. À la fin, tout se passe au ralenti.

« Julia. »

Entraînée par le poids du moteur, la voiture s'inclina vers l'avant. Les phares dessinèrent un arc puis éclairèrent l'eau blanche et les gros rochers sombres.

La famille amorça sa chute.

Lorsque Julia tourna enfin la tête pour le regarder, John vit la peur envahir son regard bleu. Voulant la rassurer, il essaya de lui tendre la main, mais il était trop difficile de bouger. Si seulement sa ceinture de sécurité ne pressait pas sa poitrine si fort ! Il pouvait presque l'atteindre.

La façon dont John prononça son prénom effraya Julia davantage encore que son expression indéchiffrable. Derrière l'épaule de son mari, le monde extérieur était un kaléidoscope cauchemardesque qui se précipitait vers eux. Une prière spontanée lui traversa l'esprit, adressée à un Dieu auquel elle ne croyait plus depuis des années, depuis l'enfance même ; le Dieu de sa mère, dont elle ne voulait plus entendre parler. Dans cette brève invocation – en réalité un simple souhait –,

Julia implora un être plus puissant qu'elle de les sauver. *Je vous en prie, faites que je ne me sois pas réveillée. Faites que je rêve encore.*

La voiture tomba plus vite. Elle commença à tanguer et dévier de sa trajectoire.

Julia Chamberlain n'eut pas le temps de remarquer que son mari avait réussi à lui agripper le bras. Sa dernière pensée avant de mourir alla au bébé qui dormait à ses pieds.

L'ultime pensée de John Chamberlain fut également pour leurs enfants. Il espéra qu'ils dormaient toujours, que leurs derniers instants seraient dépourvus de peur. Il craignait surtout qu'ils comprennent que leur père avait failli à ses responsabilités.

Eau rochers lumière blanche tourbillonnante
la voiture
tomba
Presque
tom...

*

Sur la nationale, seule preuve du passage de la voiture des Chamberlain, deux traces de pneus dans la boue filaient à travers le paravent presque intact de buissons et d'arbres. Aucun autre véhicule n'emprunta cette route jusqu'à l'aube. Les fortes pluies qui, contrairement aux prédictions de John Chamberlain, s'étaient calmées peu avant le matin, avaient déjà effacé ces sillons. On eût dit un tour de magie ; le 4 avril 1978, cinq jours seulement après son arrivée dans le pays, la famille Chamberlain s'évanouit dans l'air.

PREMIÈRE PARTIE

1

4 AVRIL 1978

Arrachée au sommeil, Katherine se réveilla dans l'obscurité et le chaos. Aspirée, ballottée, secouée, culbutée, vrillée, incapable de différencier l'avant de l'arrière, le haut du bas, la droite de la gauche. Piégée au cœur d'une spectaculaire explosion, elle n'aurait su dire où se trouvait la frontière entre son univers et le reste du monde. Dans cette confusion inlocalisable, l'avant et l'après-désordre ne signifiaient rien. N'existaient que le bruit et la douleur. Impossible de dire combien de temps s'écoula jusqu'à...

Sa première respiration saccadée. Sa deuxième. L'obscurité à travers laquelle elle dérivait, à peine consciente, était épaisse. Quel était ce son? Celui du vent? De l'eau? Oui, peut-être – un bruit d'eau. Celle qui jaillissait des robinets dans la longue baignoire blanche arrondie de la salle de bains de l'étage, à Hornton Street. Ce jet était cependant beaucoup plus bruyant, comme si elle avait l'oreille collée au robinet. Ou peut-être remplissait-on de nombreuses baignoires en même temps? Katherine entendait également, à l'intérieur de ce liquide rugissant, des craquements et des gémissements métalliques,

semblables à ceux d'un train qui freine en entrant en gare. Elle avait dû s'endormir dans le métro alors qu'elle rentrait à la maison avec sa mère un samedi, après avoir fait les magasins. *Un accident de train*, pensa-t-elle sans s'émouvoir. *Je suis dans le métro, c'est pour ça qu'il fait aussi sombre. Le métro a déraillé.* Ou peut-être quelqu'un avait-il déclenché une bombe. Un jour, Katherine avait par hasard entendu ses parents parler d'attentats en ville. Il y avait eu des morts. Les Irlandais. C'étaient eux qui faisaient exploser des bombes, mais elle ignorait la raison de ces attaques. Sa mère paraissait inquiète. D'après son père, mieux valait éviter d'aborder le sujet devant les enfants.

« Katherine. »

Quelqu'un l'appelait de loin.

« Katherine. Réveille-toi. »

Elle ouvrit les yeux. Les referma. Fit une nouvelle tentative. Ses paupières étaient pareilles à celles des poupées qui se soulèvent lorsqu'on leur relève la tête. Une petite lumière lui parvenait, laiteuse et froide. Quelque chose lui pressait la poitrine. Katherine avait mal quand elle respirait : c'étaient comme des coups de couteau qui s'accompagnaient d'éclairs rouges sous ses paupières fermées. Son cou était lui aussi douloureux quand elle tournait la tête. Tout semblait recouvert d'une ombre huileuse ; son regard glissait sur les formes qui se pressaient autour d'elle. Sa seule certitude était qu'elle se trouvait dans un endroit exigü.

La tête se mit brusquement à lui tourner et Katherine sentit son estomac remonter dans sa gorge. Sa bouche s'ouvrit d'elle-même, puis elle sentit un flot de vomi chaud à l'odeur acide couler sur sa poitrine. Honteuse, elle se demanda ce qu'allait dire son père.

« Katherine. »

Elle tendit une main en direction de la voix de Maurice.

« Arrête! Ça fait mal. »

Katherine tâta quelque chose de mou.

« Arrête, je te dis! »

Elle voyait le visage de son frère à présent, bien que son corps soit toujours plongé dans l'obscurité. Contrairement à ce qu'elle avait cru, il se trouvait tout près d'elle. Et Tommy était juste à côté de lui. Les yeux levés vers elle, il la regardait en clignant des paupières.

« Nous avons eu un accident, sanglota Maurice.

— Quoi?

— Nous avons eu un accident, répéta-t-il plus fort. J'ai mal à la jambe.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Un accident de voiture.

— La voiture? Qu'est-ce qui est arrivé à la voiture?

— Tu ne m'écoutes pas! Il faut que tu te réveilles maintenant. »

Bien qu'elle ne comprenne toujours pas la situation, Katherine sentit la colère l'envahir. Maurice était-il vraiment obligé de lui parler ainsi? Pourquoi fallait-il toujours qu'il la prenne de haut? En plus, c'était lui qui ne parlait pas assez fort. Elle entendait à peine ce qu'il disait à cause de ce grondement liquide incessant.

« Nous avons eu un accident de voiture, répéta-t-elle lentement comme pour débrouiller le chaos dans son esprit.

— Oui, pendant que nous dormions. Il y a de l'eau. Il faut que tu m'aides. Ma jambe est coincée. »

Elle comprenait à présent. Ils avaient eu un accident pendant la nuit et ses frères et elle étaient entassés à l'arrière.

« Maman, dit-elle, puis plus fort: papa! »

Gênée par les appuie-tête des sièges avant, Katherine essaya de se déplacer afin de voir ses parents, mais la douleur

lui transperça la poitrine et fit jaillir un éclair devant ses yeux. Elle poussa un petit cri et reprit sa position initiale. Tout ce qu'elle voyait, c'était une partie du pare-brise fêlé en mille morceaux, si craquelé qu'il paraissait blanc. La lumière venait de l'extérieur, elle s'infiltrait par les fendillements.

« Papa !

— Arrête de crier, s'emporta Maurice. Il ne se réveillera pas. Il faut que tu m'aides.

— Je n'y vois rien. »

Katherine sentit une odeur d'excréments se mêler à la puanteur de son vomi, ainsi qu'un goût de sang dans sa bouche.

« L'eau est froide. »

Comme Maurice paraissait suffoquer, Katherine prit peur.

Mais de quoi parlait-il ? Comment pouvait-il y avoir de l'eau à l'intérieur de la voiture ? Elle se rappela qu'il pleuvait à verse sur la route. La pluie pénétrait-elle dans l'habitacle ?

« Arrête de fermer les yeux. Il faut que tu te réveilles pour de bon. Regarde-moi. En bas. »

En bas ? Mais bien sûr ! En réalité, Maurice n'était pas assis à côté d'elle. Tommy et lui se trouvaient en bas, et elle, en haut. À l'aveuglette, Katherine promena les mains sur son corps. Sa ceinture de sécurité était toujours là, bien attachée. C'était elle qui l'empêchait de tomber. Autrement dit... la voiture était... sur le côté.

« Papa !

— Arrête ! »

Maurice fit un mouvement puis poussa un cri.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Le garçon gémit.

« Maurice ? Mo ?

— Ma jambe est coincée. Il faut sortir de là. L'eau est glacée et je crois qu'elle monte. »

Katherine regarda fixement l'obscurité qui dissimulait son environnement, à part la tête et les épaules de son frère. Peu à peu, l'ombre prit l'apparence d'un liquide qui s'engouffrait dans l'habitacle. Katherine vit un biberon à moitié plein de lait rouler sur lui-même et danser à la surface. Elle reconnut l'oreiller gorgé d'eau, la couverture trempée, l'exemplaire imbibé du *Club des Cinq va camper* qu'elle avait emprunté à la famille qu'ils avaient rencontrée à Wellington, le soir de leur arrivée. Une rivière. Voilà ce qu'elle entendait depuis le début. La voiture était tombée dans une rivière.

À tâtons, Katherine chercha la boucle de sa ceinture qui se détacha avec un cliquetis. Elle se sentit glisser, puis la bande de tissu se coinça sous son menton. Lorsqu'elle tourna la tête, la ceinture lui érafla douloureusement l'oreille. Katherine glissa, les jambes en avant, jusqu'à la portière de la voiture qui servait maintenant de plancher. Lorsque l'eau glaciale se referma sur ses jambes, elle retint son souffle. Celle-ci lui arrivait aux genoux.

« Mais enlève-toi de là ! »

Maurice tenta de la repousser.

Katherine sentit les coudes et les épaules de Tommy lui rentrer dans le dos, puis elle l'entendit grogner. C'était le premier son qu'il laissait échapper depuis qu'elle s'était réveillée.

« Tommy, tu es blessé ? »

Son jeune frère ne répondit pas. Comme il se tenait debout, seule une petite partie de son corps était immergée.

« Ça va aller, dit Katherine en imitant le ton de leur mère. Maurice, il faut que tu essaies de dégager ta jambe.

— Je t'ai dit que je n'y arrivais pas. Elle est coincée. »

Katherine plongeait le bras dans l'eau jusqu'à l'épaule, tâta la jambe de son frère et finit par trouver sa chaussure. Ses doigts s'engourdissaient déjà.

« Ne fais pas ça ! lui hurla-t-il à l'oreille.

— Il faut bien que je touche.

— Ça fait mal. »

Katherine essaya d'ignorer ses plaintes. Voilà, c'était bien sa chaussure de course. Et ça, une pièce métallique du siège – cette espèce de rail qui lui permettait de glisser d'avant en arrière. Elle tritura maladroitement le pied de son frère afin de comprendre ce qui bloquait sa jambe.

« Il faut que je dénoue tes lacets.

— Fais attention. »

Katherine mit un certain temps à y parvenir. Finalement, elle tira d'un coup sec, et la jambe de son frère se libéra. Maurice poussa un nouveau hurlement et lui frappa le visage du dos de la main.

« Mais arrête ! » s'écria-t-elle.

Katherine tira hors de l'eau son corps humide et froid. Appuyé sur une jambe, il se serra contre son frère et sa sœur qui frissonnaient dans l'espace restreint de l'habitacle.

Maintenant qu'elle était debout, Katherine voyait son père, ombre écroulée sur le volant, le visage tourné vers le siège sur lequel leur mère aurait dû être assise. Étrangement, celle-ci avait disparu.

Elle a dû réussir à s'échapper. Elle a grimpé par la fenêtre et est allée chercher de l'aide. Et elle a emmené Emma, bien sûr.

« Papa », dit Katherine.

Tendant la main entre les sièges, elle tira sur la chemise de son père, mais il ne bougea pas.

Tout va bien, ça arrive tout le temps dans les films. Quand quelqu'un se cogne la tête, il perd connaissance un petit moment.

Bientôt, leur père gémirait, se redresserait et secouerait la tête. Il se plaindrait d'avoir mal au crâne et tâterait la bosse apparue sur son front après qu'il s'était cogné contre le volant.

Il aurait sans doute besoin d'un bandage, mais avant de se soigner, il les aiderait tous à sortir de l'épave. Ensuite, il partirait à la recherche de leur mère et d'Emma. Une fois qu'il les aurait retrouvées, il irait chercher de l'aide.

« Arrête, dit Maurice. Il faut que nous sortions de là. Essaie d'ouvrir la portière. »

La main tendue au-dessus de la tête, Katherine attrapa la poignée et poussa le plus fort possible. Le métal grinça et se souleva de quelques centimètres.

« Aide-moi. »

Tous deux exercèrent une pression sur la portière qui tourna sur ses gonds avec un couinement. Par réflexe, Maurice et Katherine levèrent les mains au-dessus de la tête de peur qu'elle ne retombe, mais elle resta ouverte. La pluie battante mouillait leurs visages inclinés.

Péniblement, Katherine se hissa la première sur la carrosserie. En équilibre sur la portière, elle s'aperçut enfin que ses lunettes avaient disparu. Elles ne lui auraient pas été très utiles dans l'obscurité et sous la pluie, certes, mais il lui semblait étrange de ne pas les porter car elles lui étaient indispensables depuis son plus jeune âge.

Katherine voyait au moins une chose : un phare presque immergé qui continuait à briller. C'était l'unique source de lumière des environs. En bas, une vague écumante qui frappait le toit bloquait la voiture contre un gros rocher. Tout autour d'elle, l'eau agitée bouillonnait entre les blocs de pierre. Le grondement des flots tumultueux, déjà bruyant dans l'habitacle, était à présent assourdissant car se mêlait à lui le roulement des pierres entraînées le long du lit de la rivière. Katherine s'agrippa plus fermement à la portière. Si elle tombait, le courant l'emporterait sans même lui laisser le temps de pousser un cri. Katherine regarda derrière elle.

Aucun espoir de ce côté-là, rien que l'obscurité. Devant elle, seul était visible le rocher contre lequel la voiture était bloquée. Au-delà, elle devinait la silhouette de ce qui était probablement des arbres.

Katherine baissa les yeux vers les visages levés de ses frères.

« Il y a un gros rocher. Je pense que nous pouvons grimper dessus.

— Est-ce que tu vois la route ? demanda Maurice.

— Non.

— Elle est forcément là. »

Katherine tendit la main.

« Donne-moi la couverture. »

Pour une fois, Maurice obéit sans protester. La couverture trempée était lourde. Katherine fit son possible pour l'essorer en la pressant contre le bord de la portière, alors que la pluie continuait à mouiller la laine.

Il lui fut difficile d'aider Tommy à grimper sur la carrosserie. Il ne semblait pas comprendre ce qu'elle attendait de lui. Lorsqu'il fut enfin dehors, son petit frère s'assit à côté d'elle sur la portière, le regard vide.

Il s'avéra encore plus compliqué d'extirper Maurice de l'habitacle. Celui-ci laissait échapper des halètements rapides et serrait les dents chaque fois qu'il bougeait sa jambe blessée. À deux reprises, il poussa un cri et retomba à l'intérieur de la voiture. Quand il les eut enfin rejoints dehors, Katherine pointa l'obscurité du doigt.

« Là, tu vois ?

— Quoi ?

— Nous pouvons grimper sur ces rochers. Venez. »

Comme elle s'y attendait, ce ne fut pas plus difficile que de descendre du métro londonien sur le quai. Maurice passa le bras autour des épaules de sa sœur afin de ne pas tomber.

Tommy les suivit comme un chiot reconnaissant qu'ils auraient trouvé dans un sac et sauvé d'une mort certaine. Les enfants avancèrent cahin-caha sur les rochers jusqu'à ce qu'ils atteignent la berge. Frissonnant de la tête aux pieds, les vêtements collés au corps, ils regardèrent fixement le phare de la voiture. La pluie leur plaquait les cheveux sur le crâne. L'eau ruisselait du bout de leurs doigts sur le sol rocheux.

« Papa va bientôt se réveiller, dit doucement Katherine. Ensuite, il nous rejoindra. Et maman aussi. »

Elle se sentit coupable de l'avoir oubliée, ne serait-ce que quelques secondes.

Sans un mot, Maurice cligna des yeux afin de faire tomber l'eau de ses cils.

Katherine savait que les phares étaient alimentés par la batterie. Si on laissait une portière entrouverte par mégarde, comme c'était un jour arrivé à leur mère, la petite lumière intérieure restait allumée et cela suffisait à vider la batterie. Leur père les avait avertis à ce sujet au début du voyage. Elle allait donc finir par se décharger et tous trois se retrouveraient bientôt dans l'obscurité totale. Katherine regarda derrière elle mais ne vit rien d'autre que la pluie oblique et les arbres qui se dessinaient au loin.

« Il faut que nous trouvions un abri », dit-elle.

Maurice ne répondit pas. Il s'était effondré sur le sol, le menton dans la poitrine.

« Maurice. »

Son frère la foudroya du regard.

« Quoi ? »

— Il faut partir à la recherche d'un abri, sinon je crois que nous allons tous mourir. »

14 NOVEMBRE 2010

En compagnie de ses deux petits-fils, Suzanne regardait la voiture de leur père s'arrêter sous la pluie depuis l'entrée de sa maison londonienne. De l'autre côté de la rue, derrière les toits de la rangée de maisons mitoyennes, se dressait le dôme de l'Imperial War Museum. Tim avait laissé les garçons avec elle le temps d'aller chercher sa voiture. Il n'eut d'autre choix que de se garer en double file. Les feux de détresse orange de son véhicule se mirent à clignoter dans la pénombre de cette fin d'après-midi. À l'intérieur de la maison, la sonnerie du téléphone retentit.

Ils n'ont qu'à me laisser un message, pensa Suzanne.

Tim et les garçons montaient de Brighton un dimanche sur deux afin de lui rendre visite. Elle se réjouissait toujours de ces après-midi avec eux. Parfois, ils allaient déjeuner au restaurant italien de sa rue ou chez le traiteur grec, que son fils préférait mais qu'elle aimait moins. Quand elle était d'humeur à cuisiner, ce qui arrivait une fois sur deux, Suzanne leur préparait généralement un gigot d'agneau. Quelquefois, la mère des garçons, Astrid, les accompagnait ;

mais le plus souvent, Tim et les enfants venaient seuls. Suzanne ne s'offensait jamais de son absence. Sa belle-fille travaillait si dur que chaque journée de solitude était certainement bienvenue.

Comme la pluie tombait par intermittence, tous quatre étaient restés à la maison aujourd'hui. Après le déjeuner, Suzanne avait arraché les garçons à leur iPad en leur proposant une partie de Cluedo.

« Au revoir mamie, dit George. Merci de nous avoir reçus. »
Mon George, toujours aussi sérieux.

« Je t'en prie, mon chéri. Tout le plaisir était pour moi.

— Au revoir », dit Danny, avant de la serrer rapidement dans ses bras.

Suzanne regarda les garçons enjamber le caniveau qui débordait entre les voitures stationnées. Danny grimpa sur le siège avant et alluma aussitôt son portable, tandis que George s'installait à l'arrière. Avant de refermer la portière, il la regarda et sourit; sa peau foncée fit ressortir la blancheur de ses dents.

Tim baissa sa vitre et se pencha au-dessus de Danny.

« Au revoir maman! cria-t-il. À dans deux semaines, comme d'habitude. Je t'appelle. »

Alors que la voiture s'éloignait, Suzanne entendit le répondeur émettre une note aiguë puis le murmure d'une voix féminine qui laissait un message.

Malgré la pluie, elle s'avança sur le trottoir afin de leur faire au revoir. C'était une sorte de rituel qu'elle accomplissait depuis que les garçons étaient tout petits, même si seul George se prêtait au jeu. Tourné sur son siège, il agita vigoureusement la main. Suzanne lui répondit d'un geste encore plus énergique. À son tour, George redoubla d'efforts jusqu'à ce que sa main devienne floue. La voiture s'éloigna et

il devint de plus en plus difficile à Suzanne de l'apercevoir. Au bout de la rue, ses feux stop brillèrent, puis elle tourna à gauche. Et voilà, les garçons étaient partis.

Suzanne resta immobile un instant, peu à peu envahie par la mélancolie qui s'emparait d'elle après chacune de leurs visites. Tim et Astrid avaient adopté ces deux frères biologiques dans un orphelinat en Éthiopie. Personne ne savait exactement où ni comment leurs parents étaient morts. Il n'existait apparemment aucune trace écrite de leur disparition. D'après ce qu'on avait expliqué à Tim, aucun membre de la famille ne pouvait se permettre de recueillir les garçons. À l'époque, Suzanne avait eu quelques doutes – une simple peur instinctive, supposait-elle – au sujet de cette adoption, mais elle n'en avait évidemment rien dit. Ces enfants étaient forcément traumatisés par leurs premières expériences de la vie – que personne ne semblait capable de décrire précisément, soit dit en passant. Cette adoption interracial ne ferait-elle pas surgir une myriade de problèmes à mesure que les enfants grandiraient ? Tous ces changements allaient à coup sûr leur compliquer considérablement l'existence.

Suzanne avait rencontré les garçons pour la première fois à leur sortie de l'avion à Gatwick. Danny avait moins de deux ans et marchait à peine. George, lui, était encore bébé. Leur peau était tellement plus foncée qu'elle ne se l'était imaginé ! C'était terrible à dire, mais sa couleur l'avait longtemps troublée. Chaque fois qu'elle voyait les garçons, Suzanne ne pouvait s'empêcher d'être surprise. Elle profitait involontairement de la moindre occasion pour leur toucher la peau, passer discrètement les mains sur leurs bras et jambes tandis qu'ils somnolaient ou l'écoutaient lire un conte – l'histoire d'un lapin paternel ou d'un train consciencieux. Elle caressait le doux arrondi de leur ventre, leurs joues et leurs articulations presque saillantes.

Mais c'étaient leurs pieds qui l'intriguaient le plus. Suzanne les enveloppait souvent de ses mains puis caressait du pouce l'extrémité de leurs orteils et la limite de la peau rose de leurs plantes de pied, comme si elle cherchait à sentir l'endroit exact, une sorte d'arête, où commençait leur peau noire.

Aujourd'hui, douze ans plus tard, les garçons semblaient parfaitement équilibrés. Ils n'étaient assurément pas les otages blessés de leur ancienne vie. Aucune de ses craintes ne s'était réalisée. Il arrivait cependant, aux moments les plus étranges en général, que leur couleur de peau la saisisse encore d'étonnement. C'était arrivé récemment chez leurs parents quand Danny était sorti dégoulinant de la douche dans le couloir, une serviette autour de ses hanches étroites. Et le jour où elle avait assisté à l'exposé de fin de trimestre de George à l'école. Le dos au tableau blanc, vêtu de sa chemise blanche d'uniforme, il se tenait nerveusement devant la classe, sa maquette de volcan entre les mains. Et puis l'été passé, à la piscine découverte, tandis que Danny se préparait à plonger dans l'eau, les orteils dépassant du plongeoir du grand bain. Vu d'en bas, son petit-fils était une magnifique silhouette noire découpée dans le ciel bleu métallique.

De retour chez elle, Suzanne ferma le verrou de la porte d'entrée et se rendit dans la cuisine. Tim s'efforçait de l'appeler plusieurs fois par semaine, mais selon toute vraisemblance, elle n'aurait plus de nouvelles des garçons jusqu'à leur prochaine visite. Une grand-mère invisible est plus susceptible d'être oubliée. Après avoir mis la bouilloire en marche, elle prit sa tasse préférée dans le placard au-dessus de sa tête et appuya sur la touche du répondeur qui clignotait en rouge.

« Allô, bonjour. Je ne suis pas sûre qu'il s'agisse du bon numéro, mais j'essaie de joindre madame Suzanne Barnett. Son nom de jeune fille est Taylor. Elle était la sœur de Julia